

"Avec ma troisième fille, qui a 5 ans, je suis un père gâteau"

Autor(en): **Châtel, Véronique / Berry, Richard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions**

Band (Jahr): - **(2019)**

Heft 118

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-906243>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Avec ma troisième fille, qui a 5 ans, je suis un père gâteau »

Le comédien Richard Berry sera en tournée en Suisse à partir de janvier dans *Plaidoiries*. Rencontre avec ce grand professionnel qui est aussi père de trois filles et collectionneur de montres.

Le chemin qui mène au théâtre parisien où il se produit actuellement est bordé de colonnes Morris qui arborent l'affiche de son spectacle: *Plaidoiries*. Richard Berry y apparaît dans une robe d'avocat, la tête penchée vers l'avant, comme en train de réfléchir à ce qu'il va plaider. Dans le spectacle, il reprend des extraits des plaidoiries d'avocats fameux et fait revivre, avec beaucoup d'énergie, cinq grands procès ayant marqué l'histoire des mentalités: celui de Véronique Courjault, la mère des bébés congelés, de Maurice Papon, le responsable de la déportation des Juifs de la région bordelaise sous l'Occupation, de Zyed et Bouna, les adolescents du 93 poursuivis par des policiers et électrocutés, de Christian Ranucci, condamné à mort pour le meurtre d'une fillette et de Marie-Claire, défendue par Gisèle Halimi, pour le droit à l'avortement. Son spectacle fait salle comble et accueille une majorité de femmes de tous les âges. Ah bon? Vous êtes sûre?» interroge Richard Berry, comme s'il ne savait pas que, à 69 ans, son charme continuait d'agir! Et sa voix grave de séduire.

Entièrement vêtu de noir, regard sombre et visage fermé, il paraît bien loin des personnages comiques qu'on l'a vu interpréter

dans, notamment, *Ma vie est un enfer* et *Un grand cri d'amour* de son ex-belle-sœur Josiane Balasko, dans *Pédale douce* de Gabriel Aghion, *L'Américain* de son grand ami Patrick Timsit, *La doublure* de Francis Veber. Il ne faut pas se fier à cette apparence. Il se détend rapidement quand il évoque sa famille et croque dans des morceaux de gingembre confit bio. « C'est bon pour la voix. » Et il se réjouit carrément quand il réalise qu'il peut profiter de l'interview pour lancer un appel à l'horloger Patek Philippe: « Je lui demande de bien vouloir raccourcir les délais de fabrication d'une montre — une basic — qui manque à ma collection! »

Vous connaissez la Suisse ?

J'adore Lausanne. J'y ai de bons souvenirs: j'ai tourné *Le Petit Prince a dit* de Christine Pascal et ai donc séjourné plus d'un mois. J'ai eu le temps de découvrir la ville, de me familiariser avec le haut, le bas, le lac... C'est beau. Comme je suis un amateur de montres, je connais aussi La Chaux-de-Fonds et la vallée de Joux où j'ai visité les usines Jaeger-LeCoultre!

D'où vous vient la passion des montres ?

Elle est d'ordre esthétique, d'abord.

J'aime sortir mes montres de leur boîtier, les remonter, les contempler. Et puis, les montres sont parmi les rares parures masculines: je les porte avec plaisir! Ma passion se nourrit aussi de mon admiration pour les mécanismes horlogers. Je suis impressionné par le fait que des êtres humains aient réussi à intégrer, et depuis si longtemps, dans un si petit mécanisme des complications comme le quantième perpétuel, la phase de la Lune... Et puis, l'objet « montre » est lié au souvenir de mon père. A 15 ans, pour me signifier que j'étais désormais un grand, il m'a offert une Podium 2000 mécanique. Lui portait une Constantin dont j'ai héritée.

Qu'est-ce qu'il vous a transmis en plus de votre montre, votre père ?

Comme j'étais l'aîné de la fratrie, il m'a fait comprendre que je devais prendre soin de mon frère et de ma sœur. Travaillant beaucoup, il me déléguait la responsabilité de ma sœur notamment quand il n'était pas là. Mon père avait une notion de la famille un peu disparue de nos jours: on devait être digne, fier, responsable. J'ai bien compris ce qu'il me demandait et je l'assumais.

>>>



Vous avez été jusqu'à offrir l'un de vos reins à votre sœur...

Dans notre fratrie, elle est la seule à avoir eu la malchance de naître avec une maladie génétique orpheline. Ma mère lui a donné un rein quand elle avait 18 ans. Trente-trois ans après, il lui fallait une nouvelle greffe. Il m'a paru normal de lui donner l'un de mes reins. C'était une façon de rétablir la justice.

Avez-vous transmis ces mêmes valeurs familiales d'engagement des uns envers les autres à vos filles ?

J'ai essayé. Mais il y a un grand écart d'âge entre elles trois : 15 ans entre ma première fille et ma seconde, 22 ans entre la deuxième et la troisième. Et puis, leurs mères sont absolument différentes. J'ai fait des progrès dans le choix de mes compagnes ! J'ai enfin trouvé celle qui me correspond le mieux ! (NDLR, il s'agit de la comédienne Pascale Louange.)

Si on interrogeait vos filles sépa-

rément, vous décriraient-elles de la même façon ?

Elles apporteraient sûrement des éclairages différents. Je pense que les deux dernières me jugeraient moins sévèrement que la première qui est plus dure avec moi. Avec raison ! J'avais 25 ans lorsqu'elle est née. J'étais plus investi dans ma quête de reconnaissance professionnelle que dans mon rôle de père. J'ai été moins présent avec elle. Avec ma deuxième fille, j'étais déjà plus serein, plus apaisé. Et on a travaillé ensemble : elle a l'un des rôles principaux dans mon film *Moi César, 12 ans et demi, 1 m 39*. Avec la troisième, qui a 5 ans, je suis un père gâteau. Elle en profite d'ailleurs.

Vous avez toujours alterné les séquences d'acteur, de réalisateur, de scénariste, de metteur en scène... Vous avez l'impression qu'il y a eu un fil rouge dans votre parcours professionnel ?

Sans vouloir paraître romantique ou prétentieux, j'ai fini par faire ce dont je

rêvais. Mon père était un grand fan de cinéma. Alors, à force de voir des films et des films, j'ai eu envie d'en réaliser. Quand j'étais adolescent, je filmais avec une caméra super 8 des scènes que je filmais montées. Je tournais, hop, je coupais, hop, je filmais. Mais je suis devenu comédien pour le théâtre et le cinéma et les projets se sont enchaînés.

En 1999, à la suite d'un accident de moto qui m'a amené à l'hôpital, j'ai pris conscience que, si j'étais mort, je n'aurais pas été au bout de mes rêves. J'avais 50 ans, quand j'ai réalisé mon premier long métrage — *L'Art (délicat) de la séduction*. J'en a réalisé six depuis. Sans cesser d'être acteur. J'ai du plaisir à jouer, surtout au théâtre, mais je m'exprime davantage dans les films que je réalise.

Vous avez fait le Conservatoire, dont vous êtes sorti avec un Premier Prix, vous avez passé sept ans à la Comédie-Française. Pourquoi l'avoir quittée ?

Dans *Plaidoiries*, où il est seul en scène, Richard Berry reprend, durant une heure et demie, des extraits de procès célèbres.



On ne me donnait pas la place que je souhaitais prendre, ni les rôles que je souhaitais jouer. Je sentais que je ne m'épanouirais pas complètement. Le fait de jouer pour le cinéma, ce qui était mon cas, n'était pas très bien vu à l'époque. Cela occasionnait une certaine aigreur chez mes collègues. Aujourd'hui, cela a changé, la Comédie-Française s'enrichit des acteurs qui ont plusieurs casquettes. Je ne me sentais pas très à l'aise non plus dans cette troupe de 70 personnes, régie par des principes que je trouvais vieillots et perturbée par des problèmes d'égo.

Vous n'aimez pas être obligé de jouer des coudes ?

Pas du tout ! Je déteste me sentir dépendant d'un système. J'aime me suffire à moi-même : choisir une pièce, la monter, la coproduire. J'en ai une autre en préparation pour 2020.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de créer *Plaidoiries* ?

Je cherchais un texte pour monter seul en scène : le livre de Matthieu Aron, qui est constitué d'extraits de plaidoiries d'avocats de procès célèbres, m'a inspiré. J'ai vu que je pourrais jouer de bout en bout en robe d'avocat, face à un public que je considérerais comme les jurés, cela m'a plu. Avec le metteur en scène, nous avons décidé de diffuser des petites vidéos pour contextualiser les affaires que nous avons choisies. Au début, on n'avait prévu que 17 représentations à 19 heures. On n'imaginait pas que ce spectacle deviendrait un succès populaire. On l'a prolongé, repris dans un théâtre plus grand, repris encore avant de partir en tournée.

Que traduit cet engouement populaire ?

Qu'il ne faut jamais sous-estimer le public. Il ne se satisfait pas que de rires. Il aime aussi venir au théâtre pour comprendre, pour réfléchir. Car ces plaidoiries font entendre des mots d'avocats qui apportent un éclairage particulier sur telle ou telle affaire.

Quelle plaidoirie, parmi les cinq que vous restituez, vous touche particulièrement ?

Toutes disent quelque chose de moi. Comme l'exprime Gisèle Halimi dans sa plaidoirie, l'injustice m'est physiquement intolérable. L'affaire Papon montre que le

crime administratif peut être aussi violent que le crime de guerre et fait réfléchir aux crimes contre l'humanité dans le monde entier. L'affaire de Clichy-sous-Bois met en évidence les effets du délit de sale gueule. C'est parce que les policiers ont pris les deux adolescents qui fuyaient devant eux pour des voyous qu'ils ne les ont pas prévenus de la dangerosité d'aller se cacher dans un abri électrique. Ziad et Bouna sont morts électrocutés.

Seul en scène avec ces plaidoiries de ténors du barreau pendant une heure trente... vous ne craignez pas le trou de mémoire ?

Je me sens capable de pallier un trou ou des perturbations. L'autre soir, j'ai eu deux perturbations pendant le spectacle : le même téléphone a sonné quatre fois. Je me suis interrompu et j'ai lancé : « Je crois qu'il faut que vous répondiez. » Plus tard, une dame a fait un malaise. Je suis capable de rebondir, car j'investis beaucoup le travail préparatoire. Je me donne beaucoup de temps pour apprendre mes textes, pour les penser, les investir de leur sens, les connaître à l'endroit et à l'envers. J'ai peur de l'insécurité liée à la fragilité qui naît du manque de travail.

Vous vous exprimez dans vos films, déclarez-vous. Qu'aimez-vous dire encore ?

Mon prochain film, dont je suis en train d'écrire le scénario, et qui sera à sketches, traitera de l'effet délétère du pouvoir. Je suis fasciné par la manière dont les gens peuvent prendre du plaisir à exercer leur pouvoir, aussi petit soit-il, pour dominer l'autre. Un exemple : je vis dans le quartier de Montmartre qui est fermé à la circulation automobile, le dimanche. En tant que riverain, j'ai le droit de passer pour rentrer chez moi. Mais c'est rare qu'on m'y autorise sans qu'on me fasse patienter, parce que le policier à qui j'ai montré mes papiers a envie de finir sa conversation avec son collègue ou éprouve le besoin de me poser des questions pour vérifier ce qui est écrit sur ma carte d'identité. J'aimerais aussi faire un film sur la manière dont on traite les malades et les vieillards. Je ne supporte pas l'infantilisation des personnes fragiles.

Vieillir, cela vous inquiète ?

Oui ! Pas pour des raisons esthétiques...

Mais par rapport au temps de vie qui se raccourcit. Jusqu'à présent, je pensais que j'étais immortel. Je me disais qu'une ou deux personnes devaient bien échapper à la mort et que je serais l'une d'elles ! Maintenant, je ne me dis plus cela. La vieillesse m'inquiète aussi par rapport aux incapacités qu'elle peut générer : problèmes de marche, troubles de la pensée... Ma dernière fille m'oblige à rester debout.

Quelle est la dernière chose qui vous a mis en colère ?

L'intervention de cet homme politique dans une salle publique où il a pris à parti une femme voilée devant son fils. J'ai trouvé cela lamentable. Pourquoi s'en prendre à une mère qui accompagne son fils en sortie scolaire et ouvrir une polémique qui n'a pas lieu d'être ?

Vous sentez-vous en sécurité en France, où l'antisémitisme réapparaît ?

J'ai toujours ressenti de l'antisémitisme. On est dans une époque où cela remonte, et c'est préoccupant. Je me suis fait une raison : cela ne changera jamais. Et cela ne me fera pas quitter la France. La seule raison qui me ferait émigrer, c'est la quête du soleil. Mais, vu le réchauffement climatique, je me dis que cela ne sera bientôt plus une raison non plus.

PROPOS RECUEILLIS PAR
VÉRONIQUE CHÂTEL

- Le 21 janvier au Théâtre du Baladin à Savièse (VS)
- Le 22 janvier au Théâtre de Beausobre à Morges (VD)
- Le 18 mars au Théâtre du Martolet à Saint-Maurice (VS)
- Le 24 mars à la Salle CO² à la Tour de Trême (FR),

